

Hubert Lucot

Les Voleurs d'orgasmes

Roman



Extrait de la publication

Les Voleurs d'orgasmes

DU MÊME AUTEUR

- Information*, suivi de *Et*, Fragment 1, 1969.
Bram moi Haas, Agnès Gei éditions, 1969.
Opéra pour un graphe, musique de Marcel Goldmann, France-Culture, 1972.
Overdose, roman, Orange Export Ltd, 1976.
Mê, Orange Export Ltd, 1979.
Le Dit des lacs, Orange Export Ltd, 1980.
Autobiogre d'A.M. 75, Hachette/P.O.L, 1980.
Phanées les Nuées, Hachette/P.O.L, 1981.
Langst, P.O.L, 1984.
Mélangst, cassette, Artalect, 1985.
Travail du temps, Carte blanche, 1986.
Bram et le néant, La Sétéérée, 1987.
Simulation, Imprimerie nationale, 1990.
Le Grand Graphe (1970-1971), version originale de 12 m², accompagnée du *Graphe par lui-même*, version linéaire, Tristram, 1990.
Le Gato noir, Tristram, 1990.
Dépositions, Colorature, 1990.
Les *Affiches n° 8, n° 11 et n° 14*, Vers le livre d'artiste, Bordeaux-Aquitaine, 1993, 1994 et 1995.
jac Regrouper (1966-1968), Carte blanche, 1993.
Bram ou Seule la peinture, Maeght éd., 1994.
Sur le motif, P.O.L, 1995.
Absolument (1961-1965), La Sétéérée, 1996.
D'Absolument à Sur le motif, Horlieu, 1997.

Hubert Lucot

Les Voleurs d'orgasmes

*Roman d'aventures policières,
sexuelles, boursières et technologiques*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1998
ISBN : 2-86744-607-4

I

Le carnet électronique

« Agir, c'est fuir » se disait pour la dixième fois Luc Bouc tandis que le TGV arrêté relâchait la compression de ses portières.

L'arrivée dans la ville étrangère ne le sauvait pas. Il subirait des contraintes d'un nouveau type. Là d'où il venait, il savait d'instinct si l'homme qui attend le bus après le building Sony et avant le Vidéoex est là pour le flinguer au passage, ou non.

Luc était-il vraiment de cette petite ville française où son passeport le faisait naître ? S'appelait Bouc ou Book ou Buch ou Bourg ou Borg ? Peut-être cette incertitude sur son passé et sur son identité lui avait-elle valu sa mission dans « le monde actuel de la mondialisation ».

Dans la file d'attente des taxis, il prit soudain conscience qu'en temps ordinaire il aurait fait halte machinalement dans la buvette de la gare pour avaler un des demis blonds formant une rampe sur le comptoir en bois.

Le taxi s'arrêta dans le centre historique. Autour de lui, comme dans toutes les petites et grandes villes du monde, des affiches patronnées par la municipalité, la Région, l'État, la Banque mondiale, et par des firmes de beurre, de crème, de fringues et de préservatifs vantaient : « Droits de l'homme, Transparence, Solidarité », menaçaient : « Halte à la misère ! », chuchotaient : « Protection de l'enfance ». On se sentait en « Sécurité », aspiration devenue universelle, si on considère le seul Occident.

Dans l'estaminet écarlate où les tables carrées semblaient prises entre les rails de 5 ou 6 lignes de tramway partant d'un terre-plein triangulaire, il dit à la serveuse survenue un international : « Beer ! » et se demanda, devant le petit napperon noué sur les fesses qui avec une belle ampleur retournaient au comptoir, si sa mission venait de commencer.

Le travail qu'on lui avait confié de façon allusive requerrait observation et imagination, il ne savait laquelle PRIVILÉGIÉ de ces belles facultés animales et humaines ; le plus simple était de « foncer », décida-t-il, alors que la rousse revenue, un pichet blond à la main, lui donnait le plaisir de ne pas toucher encore au verre glacé mais de le contempler de haut sur la table en bois brun.

C'est ce bois brun qu'il nota sur son ordinateur de poche avec les mots de tous les jours : « Verre bois brun ».

Quand la serveuse lui apporta un autre demi, il ne nota rien. Se ravisa et nota : « Rien ».

La présence des trams – et, dans son organisme, celle des mille paillettes de froid/chaud que contenait la double bière – l'incita à noter : « cliqueter ».

Était-ce vraiment l'un des INDICES qu'on lui demandait de saisir électroniquement ?

Qui était *on* ? Un groupe, bien sûr. Mais quelle branche ? La branche *technique*, la branche *consommation*, la branche *commu-*

nication? Tout cela mêlé? Il se plut à se remémorer un gros titre du *Figaro* qu'il avait CRU lire dix ans auparavant : « La banque des yeux et la banque du sperme ont fusionné ». Il avait trouvé l'explication la plus élégante : « Ces deux organismes respectables ont fait ça parce que les humains adorent les bouillies indescriptibles ».

Il leva son troisième verre à la santé de Multinana qui a « plus d'un tour dans son sac à main », et constata deux anomalies sur le troisième ticket : la consommation était majorée de 20% et la notation *16 J.S. Bach str.* succédait à la mention de l'heure, majorée elle aussi.

Les tramways pétillaient de soleil, de nombreux passants de tous âges tenaient un cornet de glace, il jeta le ticket-caisse dans le caniveau, ne discerna sur le trottoir aucune merde de chien.

Cliquetant de l'intérieur, il comprit que le tramway avait démarré et nota sur son ordinateur « glace, propreté ». Il lui sembla que le conducteur du tram se trouvait dans le même estaminet que lui devant un café-crème. Allait-il noter « café-lait » ? « café-tram » ?

Sa perplexité lui fit lever les yeux, il eut le temps de se jeter à plat ventre dans la travée centrale : la proue d'un excavateur se trouvait maintenant à la place qu'il occupait contre la vitre.

Il n'y eut pas de constat. Le conducteur du tram s'assura qu'aucun passager n'était blessé, il fit descendre tout le monde, descendit lui-même et sauta dans un taxi.

Luc se trouvait devant l'hôtel de ville. Il monta précipitamment le grand escalier extérieur. En haut, se retourna : personne ne l'avait suivi, au loin l'excavateur faisait marche arrière, découvrant un orifice décheté de deux mètres carrés dans le flanc du tram.

Tout à sa nouvelle tâche, Luc inscrivit nerveusement : « flanc crevé ».

Un planton galonné lui indiqua le service d'information. À la jeune et délicieuse informatrice il demanda, en tenant ostensiblement son carnet électronique, les grands traits de la ville. Elle répondit quelques banalités, il nota sur l'écran gris : « Politesse exquise ».

Se sentant un véritable média, il posa la question cruciale : « Y a-t-il des problèmes ? » Elle n'hésita pas : « 6,6 % de sans-emploi. Mais la municipalité, en accord avec la Région et avec l'O.C.D.E., monte un Big-Gross Service de Communication qui, opérationnel dès le 17 avril 2003, devrait absorber 72 % des 11,7 % de chômeurs prévus pour c't'horizon-là ».

Il nota : « 6,6 et 17042003 », puis « 72 et 11,7 » que de lui-même l'écran gris convertit en « 8,42 % ». Il pensa au sort des 3,28 % restants. Obtiendraient-ils la gratuité des glaces ?

Assis sous les arbres du square qui unissait les abords de l'hôtel de ville et ceux de la cathédrale, il nota : « c't'horizon ». L'écran gris se rectifia de lui-même : « cet horizon », puis, s'effaçant, il afficha « FRANCOPHONIE », se ravisa encore : « POLYGLOSSIE ».

Très probablement, le pays d'accueil de Luc n'était pas francophone mais à son accent l'informatrice avait reconnu qu'il s'érail de communiquer en français.

Luc poussa un soupir de soulagement : son accent français était demeuré intact, il pourrait accomplir la deuxième face de sa mission.

Un marchand ambulant de saucisses lui proposa sa marchandise. Il préféra quitter le square et s'assit à une TABLE EN BOIS BRUN dans le Saint-Nicolas qui honorait de saucisses, de bière, de schnaps, genièvre et bukha (alcool de figue) le patron

de la ville, lequel avait donné son nom à la cathédrale toute proche. « BOIS BRUN, schnaps » fit venir « SEXE », à nouveau troublé de laiteuse façon, puis « FRIC », troublé; en revanche, « CIRCUIT » demeura fixe jusqu'à ce qu'un S apparaisse au bout des 7 lettres.

Car il les avait comptées : CIRCUIT = 7. Comme 2003 – 1996 = 7. 72% des chômeurs seraient employés à la communication.

Dans ce pays – ou : dans l'ère qui s'ouvrait – la Multinana devrait utiliser abondamment le nombre 7 dans sa publicité. Mais n'était-il pas trop tôt pour proposer une telle stratégie ?

Les trois bières avaient dissous la crasse du voyage dans une bouffée de chaleur qui, se maintenant, appelait une nouvelle fraîcheur. Luc savoura le genièvre glacé qu'une autre rousse lui avait apporté. Un petit homme tenait dans sa main minuscule le même petit verre translucide que lui, comme en miroir. Vieux, maigre, il tremblait. Serait-ce lui-même, Luc, en 2003 ?

Cet homme était là pour lui. Sans aucun rapport avec les inconnus qui menaçaient sa vie dans les villes françaises. Pesant du regard le petit étique, Luc ne lui soupçonnait aucun P 38 dans la poche ou dans la ceinture.

L'homme se leva, alors que la rousse s'en retournant le découvrait. Il passa près de la table de Luc, stabilisa le deuxième verre de genièvre que sa veste élimée avait frôlé.

Le suivant du regard, Luc allongea le bras vers le genièvre, rencontra un objet étranger : une enveloppe. Elle contenait en monnaie locale la valeur d'un demi-SMIC français. Alors que, les doigts dans l'enveloppe, il comptait les billets, il avait senti qu'une très jolie fille l'observait. Mais il enregistra sur son carnet de verre une appréciation relative à la serveuse : « savoureuse ». La mondialisation exigeait qu'il évoque à *chaud* un outil de base du monde actuel ; il inscrivit avec force : « serveur / saveur ».

La rue J.S. Bach n'était pas dans le quartier chaud. Ni froid. Ni résidentiel. Ni commerçant. C'était une de ces rues tranquilles, larges mais point trop, d'un ancien village rattaché à la ville. Il pensa au quartier Saint-Gilles de Bruxelles, à la Croix-Rousse de Lyon, car il sentait une pente dans la topographie jusqu'alors plate. Une avancée lui fit dire : « auvent d'un cinéma » ; le cinéma avait disparu, son aérien vestige protégeait inutilement l'entrée d'une agence de voyages. Le 16 était bien après. Boucherie fermée, bistro ouvert mais vide, garage éclairé sans numéro, situé après le 18. Luc se trouvait probablement devant le 16 de la rue J.S. Bach. Négligeant les voitures en désordre, il lut SALLE DE CONFÉRENCE en bas d'un petit escalier qu'il monta. Sur le palier, il constata que la même inscription surmontait une porte, il entra dans une salle de classe comble.

Sur le tableau noir, en plusieurs langues : COURS D'ACCENT FRANÇAIS.

Installé au bureau archaïque qui meublait l'estrade en BOIS BRUN, il commença immédiatement le cours, dont les grandes lignes étaient punaisées à même la table.

« I am happy », lança Luc le froggy. La salle reprit en chœur : « Ail âme api ». Dans la rangée de droite, un petit homme extrêmement élégant se troubla quand Luc l'invectiva : « Répétez ! ». Le petit homme se leva comme un écolier. Manifestement, il ne comprenait pas le mot « Répétez ». Luc articula doucement : « Ail âme api » avec une désolante monotonie parisienne. Le petit homme comprit qu'il avait chanté : « I'm happy » et, cette fois, dit son bonheur en renonçant à l'intensité du h anglais. Luc entonna alors : « Keurk Douglace, Antony Quouine », mais le petit Londonien élégant était sur l'estrade. Cet homme qui ne ressemblait en rien à un tueur l'inquiétait plus que le buveur élimé. Souriant un « Api api » que Luc entendit « Ami ami », il déposa un billet de 1000 yens sur le bureau. Luc

murmura : « Cinquante francs français ». Ce fut une cacophonie. Aucun des élèves n'était capable de répéter ces mots français, pas un ne savait trois mots de cette langue, à l'exception d'un Japonais qui, avec un accent épouvantable, précisa : « Quarantou-sixou frankou ».

Luc observa que toute la colonne était japonaise. Attaquant immédiatement la deuxième partie du cours, il prononça avec un accent épouvantablement français le merci japonais : *Arigato gozai mas*. Seuls les Japonais se plièrent à l'exercice, rejoints par quelques non-Japonais.

Pourquoi des Japonais avaient-ils besoin de prononcer leur langue en suggérant à leurs interlocuteurs qu'ils étaient d'origine française ?

En revanche, Luc comprenait aisément qu'un homme d'affaires allemand ou anglais négociant au Japon dissimule sa nationalité véritable.

Plus nerveux que Nippons et Britanniques, les Hispano-Américains, groupés dans la colonne de gauche, reprochèrent à Luc de négliger la partie espagnole du cours. Luc se soumit et aborda un redoutable domaine : le r français. Il hurla : « Juanito ! Roinito ! ». Les Hispaniques hurlèrent « Juanito » sans pouvoir, EN RIEN, adoucir la jota. Un Japonais crut y parvenir : Loinito. Une jeune fille se mit à pleurer : la jolie fille du bar de la cathédrale.

Luc écrivit au tableau : « $J \Rightarrow R/L$ ». Il se retourna vers la salle : les Japonais avaient disparu. Il regarda sa montre : 20h01. Le cours devait se terminer à 20h00. Il revint au bureau pour consulter les *grandes lignes punaisées*. Des photos les remplaçaient. Il donna congé à la classe, qui salua très respectueusement. La jeune fille s'approcha. Il nota sur son carnet : « sexuée » puis « charme extrême ». Elle dit, sans avoir lu l'écran : « Echtrême, Ech-crème ».

Elle épela : « Je veux accroître la sécurité. Fondamentalement ». Dit plus vite : « Fontamendalemènnte ». Elle tremblait de peur.

Ils sont dans un club, pourrait-on croire. Mais, au bar, une marchande de légumes a posé ses mitaines sur *le bois brun*, des doigts de vide se dressent, crochus, vers le plafond obscur. La moquette est d'un beau bleu nuit. Presque tous les clients portent des casquettes à oreillettes.

À la délicieuse jeune fille Luc parle très lentement. Le premier cours qu'il a donné de sa vie entière a fait de lui un professeur. La gorge sèche, il n'a bu qu'une gorgée de genièvre, a commandé une bière, l'a payée directement ainsi que le thé citron de *young lady*, mais en yens qu'on lui rapporte avec aménité.

À la question de Luc : « Un ennemi était dans la salle de conférence ? », elle répondit : « No ».

- Est-il ici ?
- Peut-être.
- Est-il aussi mon ennemi ?
- Probablement.
- Avez-vous beaucoup d'ennemis ?
- Ils sont beaucoup et non beaucoup.

« Voilà qui est plus clair », se dit Luc, qui imperturbablement écrivit sur son carnet : « Situation confuse ».

La main délicieuse posée sur son avant-bras armé du verre de bière attendrit Luc. Il posa sa main gauche sur la charmante menotte au gant si court que la saignée du poignet apparaissait. Il eut envie de poser ses lèvres sur le petit pan de peau blanche.

Il étala les photos sur la table. L'une d'elle représentait la jeune fille telle qu'il l'avait vue dans le bar de la cathédrale. Elle était plus jolie encore. Alors, la désirait-il sans le savoir ? Ou bien la deuxième lecture de la photographie *Jeune fille à la table de café*

portait-elle les impressions ultérieures ? La peur constatée ensuite avait-elle remplacé la fatigue notée par le premier regard qu'il avait posé sur cette beauté ? Les photos étaient rangées par ordre chronologique. Il vit la file d'attente dans laquelle il prendrait place. La boucle d'oreille du chauffeur de taxi. La première rousse. Les VEINES DE LA TABLE BRUNE évoquaient : labyrinthe, microprocesseur, échanges mondiaux, cours des monnaies et des marchandises.

Le photographe inconnu lui renvoyait tout ce qu'il avait vu et même poussait plus loin que lui la subjectivité du regard. Invisible sur chacun des clichés, Luc montrait partout ses profondeurs. Son directeur de mission – qu'il n'avait jamais rencontré et qui faisait peut-être partie des tueurs qui le traquaient dans la ville française – explorait celles-ci. Luc était-il l'un des premiers cobayes de la psychanalyse à distance, ou *télanalyse* ?

La canne d'un aveugle heurta le pied de la table. La compagne de Luc sursauta bien plus que celui-ci. Il lui demanda si elle avait reçu des photographies analogues.

« Une seule », dit-elle.

Elle représentait Luc. Au verso : « Bach str. n°16 ».

La photo était récente. En amorce, le planton de l'hôtel de ville venait de répondre à Luc. Tout petit, au loin, un homme apparaissait, inquiétant. Luc regarda autour de lui s'il pouvait détecter une telle menace dans le bar. À la table voisine, un gros homme de chaleureuse apparence examinait l'arrivée d'une course (à Hongkong ? à Rio de Janeiro ?) dans *Turf International*. Comme Luc s'approchait de lui, il dit en mauvais anglais, mais sans accent français, que la fraîcheur du quatrième arrivant le surprenait. Tapotant sa main gauche avec sa loupe, il affirma que, lundi, il jouerait 100 dollars sur lui : « 50 gagnant, 50 placé ». Luc lui emprunta sa loupe.

L'homme du fond de la photo était le conducteur de tramway (qui avait seulement fait mine de partir en taxi). Il tenait non

pas un revolver, pour tuer Luc, ou le planton, mais une sorte de caméra (destinée à photographier celui qui, peut-être, photographiait le dos de Luc ?).

Luc examina la photo du tramway. Dans le flanc du tram 7, le bec de l'excavateur portait la marque Ruyx International. Il se souvenait que cette vedette du béton s'était lancée récemment dans l'audiovisuel et le multimédia.

Une nouvelle photo de la jeune fille l'émut plus encore que les autres. Il regarda l'être réel dont le visage, apaisé, contrastait avec le passé si proche.

La glissant sous la liasse, il en découvrit une qui montrait son petit écran. Celui-ci affichait une formule qu'il n'avait pas composée : SAVEUR SAVOIR SEXE.

Un vendeur de journaux passa dans la salle. Manchette (dans la langue locale que la jeune fille traduit) : *Un conducteur de tram assassiné.*

On demanda au couple pourquoi il n'avait pas de bagages. « Question inhabituelle », se dit Luc, qui inscrivit : « INSOLITE ». Se méprenant, le portier traduisit en dollars le prix de la chambre.

La chambre était étroite : un lit, un recoin cabinet de toilette. Chambre non pas sordide mais rurale et d'antan.

La jeune fille ôta, du pied opposé, une chaussure, puis l'autre et s'allongea. Luc l'embrassa sur le front.

Ils étaient couchés. Il lui murmura : « Je suis fondamentalement heureux de vous avoir rencontrée ». Elle nota qu'il avait mal plié son pantalon sur le bras du fauteuil : « Dans aucun placard, je n'ai trouvé de fer à repasser. C'est étrange ». Le mot *étrange* fascina Luc, l'étreignit, il eut une pointe d'angoisse.

Il est en elle. Elle prononce : « Douceur ». Il sent son souffle contre la joue. Il se retire d'elle, jeune fille si tranquille au tréfonds inondé. Il ouvre brusquement la porte : un chien tournait le

coin du couloir. C'était le mufle de cet animal contre la porte qu'il avait perçu.

Il se réveillèrent plusieurs fois dans la nuit. Ils se prenaient presque dans le sommeil, puis leur étreinte traversait le noir environnant : ils se VOYAIENT. À chaque fois qu'ils se prenaient, le souffle de la bête derrière la porte meublait la nuit que la violence sexuelle annulait, prouvant, s'il en était besoin, que l'amour est l'art d'extraire des traits divins hors d'une monotonie que, cette nuit-là, la présence animale incarnait par sa respiration caverneuse.

Un grondement avait roulé silencieusement, au cours de la nuit, dans cette zone précise et indéfinissable que tout amant situe au bout de LUI – au bout de sa verge –, dans une intériorité qui est celle de l'amante, musclée dans ses profondeurs, mais aussi intériorité en soi. Maintenant la jeune femme était dans l'angle de la chambre, que ne fermait aucun paravent.

Une ligne blanche, depuis son épaule, s'amplifiait à la hanche, suggérant assise, eau ruisselante. Luc avait allumé une cigarette, à cette lueur tapa sur le petit clavier : « Pureté », alors qu'il ne regardait plus sa sublime compagne mais dans la fenêtre une blancheur dont il ne savait si elle provenait d'un lampadaire urbain ou du soleil naissant.

Au matin, qui généralement nous délivre des terreurs de la nuit, la peur vint à nouveau habiter la jeune fille. Alors que Luc s'habillait tranquillement pour aller chercher un *petit déjeuner d'amoureux* (ces mots furent dits en français, alors que leur dialogue utilisait le plus souvent l'anglais), elle se leva d'un coup, se vêtit à la hâte, s'enfuit. Luc, qui enfilait sa deuxième chaussure en prenant appui sur la rambarde de la fenêtre ouverte, la vit traverser la rue, entendit la rafale d'un pistolet-mitrailleur, elle chancela.

Il était dans la rue, découvrant une perspective urbaine toute nouvelle : non plus une rue droite mais un réseau de canaux. Au-delà d'une enfilade de petits ponts, une jeune fille marchait très rapidement, en plaquant sa main droite sur son omoplate gauche. Il crut reconnaître la silhouette qu'il avait étreinte pendant une nuit entière. Il chercha, courant vers cet horizon de bois, d'eau, de reflets, à l'identifier avec certitude.

Derrière lui éclatèrent les hurlements d'un homme. Luc se tourna, ne vit rien. Surgit un énorme chien qui fonça sur lui, le renversa (Luc s'était couvert le visage) et disparut. Des sergents de ville relevèrent Luc et enregistrèrent son témoignage qui se réduisait à quelques mots (anglais) : « Hurlements d'un homme. Chien énorme dans mes jambes ».

Il chercha la jeune fille dans la ville qui lui apparut plus vaste et plus étrange que la veille. C'est par miracle qu'un panneau indiquait parfois la proximité – vraie ou fausse – de l'hôtel de ville, de la cathédrale, noyés dans l'immensité.

La fraîcheur des bières, le bois des comptoirs, les gros manteaux des clients maintenaient leur constance au fil des rues et du temps. Les notes s'accumulaient sur son carnet.

Le ticket-caisse d'une dernière bière – un peu plus chère – comportait la mention « 11, v. 883 ».

À 11 heures, il découvrait le plus charmant des aéroports. On aurait dit la gare d'une station de montagne.

Son billet était payé. Il ne songea pas à s'enquérir de la ville où le vol 883 menait.

Quand il pénétra dans l'avion, une hôtesse lui remit l'édition de midi du journal local, version anglaise. Un aveugle avait été dévoré par son propre chien, devenu furieux. Le bruit d'une fusillade l'aurait mis dans cet état.

Confortablement assis – il voyageait en classe Affaires –, il ouvrit le journal à la page Spectacles et libéra une enveloppe qui contenait des dollars et des photos.

L'une montrait que l'aveugle avait passé la nuit dans la chambre où Luc et la jeune fille...

Luc émit une supposition fulgurante : l'aveugle était un informateur AUDIO ; Luc, un VISUEL. Un audio au chien passionné qui très probablement avait ressenti une jalousie folle.

Quelle souffrance la pauvre bête avait vécue pendant la nuit d'amour où il avait découvert que son maître non voyant était un voyeur aux oreilles et aux narines béantes !

Travaillait-il pour Ruyx International, qu'il servait *aveuglément* ?

Ce mot porta Luc vers son carnet. N'était-ce pas aussi un appareil photographique relié télématiquement à un central ? À chaque fois qu'il notait une *idée*, il prenait une image, transmise immédiatement. Mais à qui ?

II

Bazars

Le patron ôta sa chéchia de bazar et se colla presque contre Luc Bouc qui décortiquait des pistaches :

– J’ai une grande admiration pour vous. J’aimerais vous offrir un rafraîchissement dans mon arrière-boutique.

Il arrivait qu’on prenne Luc pour une star du rock irlandais, il s’apprêtait à dénier cette identité quand l’inconnu précisa :

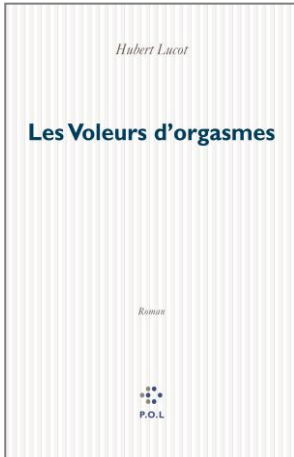
– Vous avez fait un sacré travail dans la ville du Nord.

Ils étaient assis dans une pièce aux murs couverts de tapis, le rafraîchissement titrait 50 degrés : c’était de la boukha glacée.

– Toutefois, nous avons besoin de quelques éclaircissements, dit le patron du bazar, auquel Luc comprit qu’il devait se soumettre.

Les deux hommes marchent sur la terrasse par un beau soleil non chaud. Puis sur la terrasse voisine. Au bout d’une quarantaine de mètres, ils descendent un escalier creusé dans la blancheur. Le patron ouvre une porte : un immense atelier parfai-

Achévé d'imprimer en février 1998
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1570
N° d'imprimeur : 98
Dépôt légal : mars 1998
Imprimé en France



Hubert Lucot
Les Voleurs d'orgasmes

Cette édition électronique du livre
Les Voleurs d'orgasmes de HUBERT LUCOT
a été réalisée le 12 novembre 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 1998
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867446078 - Numéro d'édition : 122).
Code Sodis : N51834 - ISBN : 9782818015315
Numéro d'édition : 239524.

Avec le soutien du

